



DE VERBIEST À VERBIST : DES MISSIONNAIRES FLAMANDS EN CHINE

Le Musée de Scheut n'attire pas les foules. Ce manque d'intérêt s'explique peut-être par son emplacement trop discret, dans les caves du quartier général des scheutistes, chaussée de Ninove à Anderlecht (près de Bruxelles). Toutefois, les visiteurs sortent rarement déçus. A elle seule, la galerie des photos a de quoi les émerveiller: les quelque 3 000 portraits racontent l'histoire de la plus grande congrégation missionnaire catholique des Plats Pays. Comme la galerie forme une boucle, le premier contingent de scheutistes se trouve nez-à-nez avec la dernière jeune garde. Or, ce n'est pas un simple fossé de 140 ans qui sépare les sépias et les photos couleurs. Les premières niches de la galerie montrent un grand nombre de vétérans de la Chine, des Belges et une poignée de Néerlandais. Ils prennent la pose, vêtus de manteaux de fourrure et d'habits de soie ornés de dragons, la barbe coupée à la mode chinoise de la fin de la dynastie Qing. Sur l'autre versant, pas plus d'habits ou de barbes que d'Européens. Or, jusqu'à la fin des années 1960, de trente à cinquante aspirants missionnaires, flamands pour la plupart, s'étaient présentés en nombre chaque année au noviciat de Scheut. Il est vrai qu'après les désordres de 1968, le nombre de vocations déclina et en 1989, Scheut enregistra la toute dernière entrée au noviciat en Flandre. Le père Paul, le vieux conservateur du musée, a pourtant continué de collectionner de nouvelles photos de jeunes missionnaires. Elles provenaient du Congo, des Philippines, de Haïti, du Cameroun, du Brésil, autant de terres de la mission de Scheut, qui œuvre aujourd'hui dans 25 pays.

L'ULTIME DÉFI

La première photo de la galerie montre Théophile Verbist, l'homme d'une mission. Comme beaucoup de ses contemporains au XIX^e siècle, il brûle du feu apostolique. Au lendemain de l'onde de choc provoquée par la Révolution française, l'Europe connut un réveil religieux qui coïncida avec les heures de gloire du colonialisme. Dans le sillage des militaires, les



missionnaires investirent les régions conquises pour y répandre la parole de Dieu et enseigner le respect de la supériorité des Blancs. Ce prosélytisme était appuyé par le Vatican, entraîné en quelque sorte dans une course aux conversions à côté de plusieurs organisations protestantes. Les congrégations missionnaires spécialisées poussaient comme des champignons. L'Angleterre eut ses missionnaires de *Mill Hill*, l'Allemagne ses *Steylisten*, la France ses Pères blancs, ses Missionnaires de Paris, Picpus, ses Pères du Saint-Esprit. Ce n'est pas un hasard si les missions s'intéressèrent aussi à la Chine. La dynastie Qing vivait ses dernières heures, la famine et l'anarchie faisaient des ravages. L'empire affaibli avait dû se résoudre à signer d'humiliants traités qui autorisaient de grandes puissances coloniales comme l'Angleterre et la France à contrôler les villes commerçantes de la côte orientale. Par suite de la conclusion de ces traités, la Chine se voyait de plus contrainte à ouvrir ses frontières aux missionnaires catholiques et protestants.

Théophile Verbist, aumônier militaire issu de la bourgeoisie anversoise, était bien décidé à ne pas laisser passer l'occasion. Après avoir envisagé de construire simplement un orphelinat en Chine, il fonde finalement sa propre congrégation, la *Congregatio Immaculati Cordis Mariae* (CICM). Cet acronyme est pratiquement inconnu en Flandre. En revanche, Scheut, le quartier d'Anderlecht où se trouve toujours le quartier général de la CICM, allait évoluer et devenir un véritable concept. En 1865, Verbist et trois de ses confrères mettent le cap sur la Chine. La *Propagande Fide*, instance romaine chargée de coordonner les opérations de conversion, lui a confié un territoire à évangéliser grand comme la France. En réalité, la Mongolie-Intérieure, limitée approximativement par le fleuve Jaune, la province de Hei-Lung Jiang et la Mongolie-Extérieure, était une laissée-pour-compte. Les lazaristes français n'avaient obtenu aucun résultat dans cette région éloignée de l'empire de Chine, très pauvre et peu peuplée. La Mongolie-Intérieure était dépourvue de tout réseau routier et connaissait un climat épouvantable, elle fourmillait de bandes de pillards, un ennemi invisible l'épiait secrètement. Pas plus de deux ans après son arrivée, Verbist fut terrassé par un typhus exanthématique, infection bactérienne qui devait emporter par la suite des dizaines d'autres scheutistes. Heureusement, lorsque Sus Peeters arriva en Mongolie-Intérieure en 1938, on avait trouvé un vaccin contre ce mal. Je suis allé le voir plus d'une fois à Kessel-Lo (près de Louvain), dans une des six maisons de repos que Scheut possède en Flandre à présent. Agé alors de 89 ans, Sus Peeters, un des tout derniers vétérans de la Chine de la CICM, fut pour moi un témoin majeur à l'époque où j'envisageais d'écrire un ouvrage sur Scheut.¹

Sus Peters en tombait d'accord: il arrivait qu'on parle de Scheut comme d'une congrégation de paysans flamands, pour railler. Pas de grands orateurs mais des travailleurs robustes préférant le pragmatisme aux dogmes. Les intéressés ne se sentaient pas offensés. L'ardeur au travail et le bon sens paysan sont précisément les qualités qui permirent aux scheutistes de bâtir leur empire en Mongolie-Intérieure. Scheut fut par exemple la première congrégation missionnaire à fonder à Pékin son propre institut linguistique, mettant à profit les expériences de Théophile Verbist. Ce dernier s'était plaint à plusieurs reprises auprès du Très-Haut de l'idiome impossible de ses paroissiens. Après son immersion linguistique forcée, Sus Peeters gagna la Mongolie-Intérieure où il trouva une mission en plein essor. Après soixante-dix ans d'évangélisation, le nombre de catholiques était passé de 10 000 à 250 000 âmes. Le jeune missionnaire qu'il était avait entendu ses confrères se vanter d'utiliser, pour convertir, des méthodes peu orthodoxes mais très efficaces. Les scheutistes accordèrent peu d'attention aux Mongols autochtones car les nomades ne se laissent pas facilement convertir. Mais ils achetèrent à ces mêmes Mongols des étendues de terres où ils construisirent des villages pour accueillir des colons recrutés surtout dans la province surpeuplée du Shandong. Les missionnaires fournirent à ces colons un lopin de terre, du matériel de construction, des semences et du matériel pour exploiter leurs champs. Mais comme on n'a rien pour rien,



Ferdinand Verbiest (1623-1688)
en habit de mandarin. Extrait
d' A. Favier, *Pékin, histoire et
description*, Bruges, 1900.

on exigea de ces colons qu'ils assistent aux leçons de catéchisme. Ceux qui refusaient obstinément de faire baptiser leurs enfants étaient invités à plier bagage après quelque temps. Ainsi se constitua peu à peu un réseau de «chrétientés», d'établissements groupés autour d'une des 395 églises que les scheutistes laissèrent derrière eux en Mongolie-Intérieure.

L'aide au développement fut le vrai moteur de la machine à convertir: outre des églises, les pères bâtirent sans discontinuer des orphelinats, des écoles et des dispensaires. Sus Peeters dirigea personnellement l'hôpital de Houhehot, le premier et, au demeurant, le seul établissement hospitalier de toute la Mongolie-Intérieure. Il faut reconnaître que le mérite de ces réalisations ne revenait pas uniquement aux scheutistes. Le vieux missionnaire ne tarit pas d'éloges sur le soutien des *Zusters van de Jacht* (Sœurs missionnaires du cœur immaculé de Marie), autre congrégation flamande à l'œuvre en Chine. Nous n'abusons pas de notre monopole de la santé publique, assure-t-il, les incroyants avaient aussi accès à l'hôpital. Pour autant, les scheutistes n'hésitèrent pas à user de méthodes détournées. L'œuvre missionnaire eut comme alliés les orphelinats qui accueillèrent principalement des jeunes filles, souvent abandonnées à cette époque. On n'épousait une orpheline de Scheut qu'à condition d'embrasser la foi catholique.

Comme tous les missionnaires des pays alliés, Sus Peeters passa la seconde guerre mondiale dans un camp de concentration japonais. La joie de la Libération fut de courte durée car la victoire remportée par Mao Tsé-toung au terme de la guerre civile chinoise inaugura une période difficile pour les chrétiens. Des prêtres chinois furent exterminés en masse, des dizaines de milliers de fidèles disparurent dans des camps de rééducation. D'une manière générale, les missionnaires étrangers ne s'en sortirent pas mal, les expulsions étaient monnaie courante. Six scheutistes furent toutefois tués pendant que d'autres étaient emprisonnés pour des années. Sus Peeters s'en sortit avec deux années d'assignation à résidence entrecoupées de quelques séances publiques d'autocritique obligatoire. En 1953, ils n'étaient plus qu'une poignée de scheutistes quand on le pria de quitter le pays. Le rêve de Théophile Verbist s'achevait sur un mode mineur. Au total, 650 missionnaires de Scheut étaient partis en Mongolie-Intérieure.



Paul Wante, tableau de
Théophile Verbist (1823-1868),
Musée de Scheut, Bruxelles.

Malgré la débâcle, les scheutistes n'abandonnèrent pas la Chine. De nombreux missionnaires expulsés mirent le cap sur Taiwan, Hong-Kong et Singapour, autant de nouvelles missions qui servaient aussi de postes d'observation pour surveiller la Chine. Convaincus que la Révolution rouge n'aurait qu'un temps, les scheutistes étaient prêts à rejoindre la mission mère à la première occasion. En effet, les paroles qu'avait prononcées Jozef Rutten en 1927 lors d'un congrès missiologique demeuraient d'une brûlante actualité. La Chine, avait suggéré le supérieur général de la CICM, était l'ultime défi. Ce n'était pas pour rien si Dieu avait attendu si longtemps avant de se révéler à ce peuple immense. La christianisation de la Chine serait le dernier fleuron qu'il ajouterait à son trône.

UN SÉISME QUI TOMBE À POINT NOMMÉ

Trois siècles auparavant, animé du même idéal, Ferdinand Verbiest avait pris la route de l'Empire du Milieu. Hormis cet idéal, ce jésuite flamand n'avait pas grand-chose de commun avec Théophile Verbist, son quasi-homonyme. Fils d'un bailli de Pittem, en Flandre-Occidentale, Ferdinand Verbiest s'était embarqué en 1657 à Lisbonne pour gagner Macao au terme d'un voyage de 30 000 kilomètres qui allait durer quinze mois et au cours duquel mourraient huit missionnaires. Pour les jésuites, la presqu'île de Macao occupée par le Portugal était un tremplin pour la Chine. Après quelques tentatives infructueuses pour prendre pied sur cet empire, ils tirèrent les enseignements de cet échec. Dans le Nouveau Monde que les conquistadores espagnols avaient investi, ils avaient imposé la foi par le fer et par le sang. En Chine, les rapports de force étaient différents, les jésuites avaient affaire cette fois à une civilisation raffinée et consciente de sa valeur qui refusait l'ingérence de barbares européens. Les jésuites, qui méritent bien leur réputation d'intellectuels de l'Église, eurent une idée lumineuse: plutôt que d'avouer leurs intentions évangélistes, pourquoi ne pas

海船圖



La plus ancienne représentation chinoise d'un navire européen. On peut la retrouver sur une carte universelle conçue par Ferdinand Verbiest et imprimée en 1674.



entrer dans la peau de scientifiques que la grandiose culture chinoise fascine? L'opération séduction fut un succès, sans compter que les jésuites n'arrivaient pas les mains vides. Ils couvrirent l'empereur de cadeaux originaux, des produits de la technologie européenne tels que des horloges de parquet et des clavecins. Mais ce furent surtout leurs connaissances scientifiques qui leur ouvrirent les portes de la Cité interdite. Devanciers de Verbiest, Matteo Ricci et Adam Schall avaient étonné l'empereur et son entourage par leurs connaissances en astronomie et en mathématiques qui leur permettaient d'élaborer des calendriers précis. En Chine, pays obsédé par la position des corps célestes, les calendriers étaient une affaire d'État. Ils servaient notamment à prévoir les éclipses de soleil et de lune, des phénomènes considérés comme des signes divins. L'empereur employait donc une équipe d'astronomes, chinois et musulmans. En rongant leur frein, ceux-ci durent admettre que la direction du cabinet d'astronomie passe aux mains des missionnaires occidentaux. Du reste, les jésuites n'hésitèrent pas à se servir de leur position dans la société chinoise pour favoriser leurs objectifs apostoliques. Au début, limitant leurs ambitions, ils réussirent à baptiser quelques hauts dignitaires de la cour. Ils rêvaient en secret de remporter cette fascinante partie d'échecs par un dernier coup. S'ils parvenaient à convertir l'empereur en personne, c'est l'empire tout entier avec ses 200 millions de païens qui tomberait comme un fruit mûr dans le giron de l'Église.

Ferdinand Verbiest fut une pièce maîtresse de cette joute. En 1660, après avoir étudié deux ans à Macao la langue et la culture chinoises, il fut nommé assistant astronome à Pékin par Adam Schall. Il ignorait qu'il tombait dans un guêpier. Vingt ans auparavant, les Mandchous venus du nord de la Chine avaient renversé la dynastie Ming et fondé leur propre dynastie Qing, régime dont, bien plus tard, les scheutistes vivraient les derniers instants. Les Qing apprécièrent à leur tour les qualités scientifiques des jésuites, au grand dam de quelques puissants fonctionnaires de la Cité interdite. Une campagne de dénigrement fut dirigée contre les intrigants venus de l'extérieur avant que s'ouvre un procès retentissant. Adam Schall fut condamné à mort et Verbiest à une série de coups de bâton et à l'exil. Si ces sentences ne furent jamais exécutées, c'est notamment parce qu'un séisme dévastateur survint à point nommé: les Chinois y virent un signe du ciel qui dénonçait une erreur judiciaire. Tous les accusés furent relâchés mais l'interdiction de prêcher la foi chrétienne fut maintenue.

Le règne du jeune empereur Kangxi fut marqué par un retournement de situation. Il se montra curieux des sciences occidentales et trouva en Ferdinand Verbiest un mentor empressé. Le jésuite flamand, qui portait le titre de mandarin, ne brilla pas seulement dans la confection des calendriers. Il bâtit pour l'empereur un observatoire très moderne pour l'époque et qui constitue aujourd'hui une attraction touristique à Pékin. En 1673, lorsque le trône impérial fut menacé par divers soulèvements, Verbiest montra ses qualités de... fabricant de canons. Légères et maniables, les pièces d'artillerie du père aux multiples talents contribuèrent largement à la victoire des troupes impériales. Pour autant, Verbiest, qui espérait que l'estime de l'empereur le pousserait à se convertir, en fut pour ses frais. En 1688, peu après sa mort, la mission des jésuites en Chine reçut le coup de grâce. Ce coup fatal ne vint pas de Pékin mais de Rome, où ce qu'on appelait la «bataille des rites» fut tranchée aux dépens des jésuites². On reprochait à ces derniers de s'être écartés sensiblement de la vraie foi et de s'être plongés avec trop d'empressement dans la culture chinoise.

UN PÉRILLEUX HOMMAGE

Les scheutistes sont bel et bien retournés en Chine mais pas comme missionnaires. Lorsque la République populaire ouvrit prudemment ses portes au lendemain de la Révolution culturelle, Scheut ne se faisait pas d'illusions. L'époque des chasseurs d'âmes en Chine était définitivement révolue. Comme les jésuites au XVII^e siècle, ils décidèrent d'amadouer les autorités de Pékin en jouant la carte scientifique. Au sein de la *Katholieke Universiteit Leuven*, les scheutistes instituèrent la Fondation Ferdinand Verbiest afin de promouvoir les échanges scientifiques et culturels entre la Chine et l'Europe. Le choix du nom de cette fondation est éloquent. Il rendait hommage non pas au fondateur Théophile Verbist mais au jésuite, beaucoup plus connu en Chine. Toutefois, les scheutistes ne renièrent pas leur histoire en Mongolie-Intérieure. En 1995, la Fondation Ferdinand Verbiest mit sur pied un voyage mouvementé à Xiayingzi, village créé par la CICM. Il s'agissait en réalité d'un pèlerinage à la tombe de deux scheutistes assassinés en 1901 par les Boxers, deux parmi les dix qui étaient morts au cours de cette révolte dirigée contre les Occidentaux. L'hommage plus ou moins clandestin était risqué car la République populaire honore les Boxers comme des héros, des patriotes immortels. Sus Peeters accompagna la Fondation Verbiest en Mongolie-Intérieure. Il fut ému aux larmes quand des vétérans de l'hôpital de Houhehot l'eurent reconnu après tant d'années. Sus Peeters est décédé en 2004, appelé par une dernière mission.

Erik Raspoet

Journaliste.

Adresse: Rik Woutersstraat 19, B-2800 Mechelen.

Traduit du néerlandais par Charles Franken.

Notes:

- 1 ERIK RASPOET, *Reizigers in God: de missionarissen van Scheut* (Représentants de Dieu: les missionnaires de Scheut), Meulenhoff, Amsterdam, 2001.
- 2 Depuis longtemps, des ordres tels que les dominicains et les franciscains s'opposaient à l'adaptation, dans les terres de mission, des rituels de l'Église occidentale aux coutumes locales et nationales. Les jésuites, qui prônaient l'adaptation, furent désavoués.